L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux: No 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 31 JUILLET 1887.

Désespérance.

Une mansarde, un petit lit de fer, une table de bois noircie, une chaise de paille, une chandelle fumeuse éclaire faiblement le tout.

Un jeune homme aux joues creuses, aux regards brûlants, se promène de long en large, les mains derrière le dos; par moments, ses lèvres remuent. Il s'arrête parfois, ayant l'air de chercher quelque chose, soudain, il se frappe le front et dit à demi voix:

—Oui, c'est bien cela, j'ai retrouvé le passage tout entier, mais de qui est-ce donc? le voici, je suis sûr que pas un mot ne manque:

"Hommes d'un jour qui projetez en vieillissant et qui raisonnez pour un avenir reculé quand la mort est sous vos pas, en rêvant des illusions consolantes dans l'instabilité des choses, ne sentirez-vous point que votre vie s'endort en se balançant, et que cette vicissitude qui soutient votre cœur trompé ne l'agite que pour l'étreinte dans une secousse dernière et prochaine?"

Oh! oui, je dis avec l'auteur: Pourquoi projeter, pourquoi raisonner, rêver, pourquoi lutter?

Oui, c'est dit, j'ai assez vécu, j'ai assez souffert; du reste, qu'ai-je à faire sur la terre? Qui ai-je à aimer? Pour qui travaillerai-je? Maintenant que ma mère est morte, cette vieille mère pour qui j'ai passé tant de nuits courbé sur des feuilles de papier, ayant faim souvent, froid ou trop chaud selon la saison, mais j'étais heureux malgré mes souffrances, lorsque, les doigts bleuis de froid, ma plume courait, et que chaque page noircie représentait un morceau de pain, une bûche pour l'âtre souvent sans feu, une petite friandise quelquefois, oh! ces jours-là, j'oubliais tout à fait les souffrances endurées, le bon sourire qui me récompensait, la larme que je voyais perler dans le coin des yeux si pleins de tendresse pour moi me payait mille fois ma peine.

Pourquoi es-tu partie, pauvre vieille que j'aimais tant? pour toi j'aurais travaillé, lutté encore, toujours, et un jour peut-être la fortune m'aurait souri.

Mais je suis seul!.... Seul! comme ce mot me semble cruel, abominable, effrayant!......

C'est dit, je ne veux plus tarder, d'ailleurs, ma mansarde est payée pour huit jours encore, en me tuant ce soir, je ne ferai pas de tort au propriétaire, il sera prévenu à temps que sa mansarde numéro 13 est vacante; puis il me reste 1 fr. 20, avec cela j'aurai de quoi garnir mon revolver, ce cher souvenir qui me vient de mon père. (*Il décroche de la muraille le revolver.*)

Viens là, dans ma main, que je te caresse, j'éprouve à te tenir le même bonheur, que lorsque la main presse la main d'un ami, et n'es-tu pas pour moi un ami? Ne vas-tu pas me rendre le seul service dont j'ai besoin? Comme tu me sembles léger, brillant, cette pauvre chandelle tire de toi des étincelles qui fascinent mes yeux, ami reçoit le baiser d'un.... (*Un vagissement se fait entendre*). Qu'est-ce donc que ce cri? on dirait la voix d'un nouveau-né. Un enfant!

Oh! l'adorable chose, un petit être tout rose avec des grands yeux bien innocents, des petites lèvres qui balbutient papa, maman, des petits bras qui se tendent vers vous, des petits pieds qui chancellent et qui demandent protection.

Un enfant! dire que jamais je ne connaîtrai ce bonheur; mais, suis-je bête, un enfant, le bonheur! ce n'est pas fait pour moi, pour moi la mort, le grand sommeil glacé, le.... (*Nouveau vagissement beaucoup plus fort*)

Pauvre petit, pourquoi pleure-t-il? Comment peut-on laisse souffrir un chérubin; comme il crie, il est peut-être seul, Dieu, s'il allait lui arriver malheur? Si j'allais voir? Oui, mais je n'ai guère de temps, il faut encore que je sorte pour acheter la nourriture de mon ami. (*Il caresse le revolver.*) Cinq minutes, je puis bien distraire cinq minutes du temps qu'il me reste à vivre pour porter secours à ce pauvre petit être. (*Il sort précipitamment et va frapper à la porte de la mansarde à côté.*) Pas de réponse! Je n'ose cependant pas entrer comme cela, que faire? (*Il frappe de nouveau.*) Toujours pas de réponse, et la clé est pourtant sur la porte; tant pis, je ne sais si je fais bien, mais j'ouvre quand même.

Il entre, une lampe brûle sur la table de nuit, près du lit où une femme, d'une pâleur mortelle, est étendue; près d'elle, un nouveau-né crie de toute la force de ses petits poumons, en faisant aller sa tête de droite à gauche, pendant que ses lèvres gourmandes cherchent....

Georges Bertaut, le poète, celui qui voulait mourir, celui qui ne croyait plus au bonheur, oublie ses souffrances passées, son présent si douloureux qu'il ne voulait point y joindre le lendemain, oublie tout, devant ce lit; avec des mouvements gauches, il prend doucement l'enfant dans un de ses bras, il le berce comme il peut; de son autre main, il tâte le pouls de la jeune mère qui, Dieu merci, n'a pas cessé de battre!

Toujours berçant l'enfant, Georges cherche un médicament, quelque chose enfin pour ranimer la jeune femme, qui garde toujours sa lividité et son immobilité.

—Rien, rien, absolument rien, murmure Georges, que faire? Chez moi je trouverai peut-être quelque chose?

Avec l'enfant dans ses bras il rentre chez lui.

La chandelle fumeuse sur la table tire du revolver à la crosse damasquinée d'or des irradiations qui attirent le regard du jeune homme dont les yeux s'illuminent d'une bonne pensée.

Il prend le revolver, le met précipitamment dans sa poche, et, de toute la vitesse de ses jambes, il descend ses six étages.

—Vite, madame Baptiste, du lait pour ce petit ange, qui crie comme un démon, puis montez vite chez ma voisine lui tenir compagnie; lorsque je dis lui tenir compagnie, c'est une manière de parler, je veux vous demander de rester près d'elle avec l'enfant en attendant que je revienne, ce qui ne sera pas long.

La mère Babtiste qui était une bonne femme, sous son air bourru, prit l'enfant qui se taisait depuis un instant, fatigué sans doute d'avoir crié.

Georges ne fit qu'un bond chez l'armurier qui devait lui fournir, pensait-il, quelques instants avant, le morceau de plomb qui devait le débarrasser de la vie qui lui était à charge.

L'arme était belle et bonne, aussi la somme offerte par le marchand fournit non seulement un cordial pour faire revenir à la vie la jeune femme évanouie, mais encore Georges put subvenir pendant plusieurs jours à la nourriture de la malade qui reprit bien vite des couleurs, et dont les beaux grands yeux sombres s'éclairaient d'un rayon chaud de reconnaissance pour remercier Georges qui se multipliait et qui disait avec un ton convaincu à la jeune femme:

—Je vous jure que c'est moi qui vous dois de la reconnaissance, mais si vous croyez me devoir quelque chose, je vous demande alors comme preuve d'amitié de me garder, de me supporter si vous aimez mieux.

Je me fais illusion, une douce illusion, allez, ne me la retirez pas; qu'est-ce que cela peut vous faire? Peu à peu, la jeune femme se rétablit, elle put travailler quelques heures sans trop se fatiguer, et lorsque le soir, Georges, après une journée de solitude employée à noircir des pages blanches, où ses rêves de bonheur se transformaient en rimes riches et harmonieuses, où ses souffrances passées s'étalaient sous ses yeux en élégies sublimes, il se sentait pousser en lui le germe du génie, et pour se reposer, il allait chez son amie qu'il trouvait assise sur une chaise basse, son enfant sur ses genoux, le berçant en chantant de sa voix douce une pastorale du bon vieux temps.

L'enfant venait d'avoir un an lorsque Georges Bertaut, après un succès littéraire, crut pouvoir demander la main de celle qu'il aimait de toute la puissance de son âme.

La jeune femme attendait depuis longtemps cet aveu auquel son cœur répondait si ardemment.

Elle n'avait connu le bonheur que le jour où Georges était entré dans sa mansarde, où seule, venue depuis six mois, elle avait connu toutes les privations, la misère même, lorsque l'enfant, le mignon chérubin, devait appeler de sa voix plaintive Georges, celui qui allait lui servir de père.

Une maisonnette enguirlandée de clématite et de chèvrefeuille, une fenêtre ouverte où le soleil met des nappes d'or sur le plancher ciré, abrite Georges Bertaut, sa femme et leurs enfants.

Une petite fille leur est née.

Tout est calme autour d'eux, un calme heureux fait de tendresse infinie.

DE SOUILLAC.
(Dans le *Petit Journal* de Paris)

A ma fenêtre.

J'ai des habitudes campagnardes et je me lève avant l'angelus de six heures. C'est le bon moment pour travailler, surtout dans cette chaude saison. A cette heure matinale, la rue est silencieuse et presque solitaire. De rares ouvriers filent le long du trottoir dans la direction de leur atelier. Le laitier et la fruitière commencent seuls à enlever les volets de leur boutique. Aux étages supérieurs, tout est encore endormi;—les martinets qui sifflent en volant comme des flèches au-dessus des toits, et moi, accoudé à l'appui de ma croisée, nous sommes à peu près les seuls êtres occupés à jouir de la fraîcheur de la matinée et à contempler le soleil qui monte dans des nuages roses au-dessus du clocher de l'église voisine.

Avant-hier, cependant, je me suis aperçu que je n'étais pas l'unique spectateur du premier réveil de la rue. Dans l'hôtel meublé qui fait face à ma maison, une fenêtre était toute grande ouverte à la même hauteur que la mienne, et à travers les lames de ma jalousie baissée, je pouvais suivre le va-et-vient affairé de la personne qui occupait la chambre. D'ordinaire les habitants de cet hôtel sont peu matineux, et, au risque d'être indiscret, je me mis à observer curieusement la voyageuse—car c'était une femme—qui se trouvait sur pied dès avant la sonnerie de l'angelus.—Elle pouvait avoir vingt ou vingt-deux ans.

Elle venait de se coiffer et, sommairement vêtue d'une camisole blanche et d'une jupe de couleur sombre, elle était occupée à brosser sa robe,—une simple robe noire qui ne paraissait plus très fraîche et à laquelle elle prodiguait des soins maternels. Elle l'effleurait à peine avec la brosse, puis, à l'aide d'une serviette mouillée, elle enlevait délicatement les grains de poussière logés dans les coutures et les fronces. Dans l'encadrement de la fenêtre, un pied posé sur une chaise, elle se penchait vers la robe étalée sur son genou, de sorte que je pouvais, sans être vu, l'observer de face et de profil.

Elle était bien faite; sans être jolie, elle avait une physionomie ouverte et intéressante, le teint un peu hâlé, de grands yeux, des cheveux châtains encadrant un front bombé et intelligent. Elle avait l'air décidé, mais non effronté. Cette assurance semblait provenir d'un exercice précoce de la volonté et de l'initiative et n'excluait pas une honnête retenue, car ayant entendu sans doute du bruit à la porte de sa chambre et craignant d'être surprise dans sa toilette sommaire, elle tressaillit tout d'un coup et se rejeta en arrière avec un geste pudiquement effarouché.

Lorsqu'elle eut terminé son travail de nettoyage, elle quitta la fenêtre un moment, puis elle reparut vêtue de sa modeste robe noire, la taille svelte, la poitrine bombée sous l'étoffe déjà mûre du corsage. Je la vis prendre sur la table un grand carton de dessin et y enfermer une équerre et une règle plate toutes neuves. Peu après, vers sept heures, elle sortit de l'hôtel,—coiffée d'un chapeau de paille noire et portant le carton sous son bras,—et se dirigea vers les quais.—Alors je compris.—La matineuse jeune femme était une institutrice des environs de Paris, venue pour subir les épreuves d'un concours ou d'un examen de l'Hôtel de Ville.

Et je me rappelai ces attroupements de jeunes filles que j'avais remarqués chaque jour dans la rue des Tuileries, à la porte de ce bâtiment en planches qui sert alternativement à des expositions et à des examens. Je revis toutes ces jeunes têtes anxieuses, toutes ces fillettes de quatorze à vingt ans, aux doigts tachés d'encre, au cerveau bourré de notions scientifiques et littéraires emmagasinées à la hâte. Les unes, celles qui ont quelque fortune, venaient là pour obéir à un caprice de la mode et pour satisfaire un vaniteux point d'honneur;—les autres s'y pressaient pour conquérir un brevet qui leur assurât l'espérance très aléatoire, hélas! d'un gagne-pain honnête.—Mon institutrice de l'hôtel meublé devait appartenir à cette seconde catégorie.—Et je me sentais saisi de compassion à la pensée de ces pauvres filles enfermées pendant des journées entières dans ce baraquement en planches, devant une dictée, une composition sur un sujet historique ou un dessin d'ornement.

Je me disais que c'était pitié, par cette chaleur sénégalienne, d'obliger ces jeunes organisations à se torturer le cerveau et à se tendre les nerfs pour répondre aux insidieuses questions des examinateurs. Je me demandais si pour quelques-unes le plus clair résultat de cette épreuve fatigante, ne serait pas une fièvre cérébrale ou une maladie nerveuse. Je plaignais de tout mon cœur, surtout, l'institutrice en robe noire que j'avais vue, ce matin, partir sans même prendre le temps de déjeuner.

J'épiai son retour, le même soir, derrière ma jalousie. Elle rentra vers six heures, avec son grand carton de dessin. Elle paraissait harassée, écrasée à la fois par les émotions du jour et par la chaleur qui était suffocante. A peine dans sa chambre, sans se douter qu'elle pouvait être vue, elle enleva sa robe noire, y substitua une camisole blanche; les cheveux dénoués afin d'être plus à l'aise, elle tira de son carton des cahiers et des livres, et, accoudée à la table, elle se mit, la malheureuse, à préparer l'épreuve du lendemain.

Vers sept heures, on lui monta, de l'hôtel, un maigre dîner, qu'elle mangea tout en lisant, puis, quand la nuit arriva, elle resta étendue sans lumière, dans le fauteuil roulé près de la fenêtre, essayant de respirer un peu d'air frais, et écoutant dans une attitude lasse les bourdonnements de la rue bruyante... Vers onze heures, quand je rentrai, je vis qu'elle était couchée, mais elle avait allumé une bougie, et à cette vacillante lueur, elle relisait encore les matières de l'examen. Enfin elle s'endormit, mais de quel sommeil traversé de cauchemars, tous ceux qui ont passé des examens peuvent le deviner....

Le lendemain, quand je me levai à l'angelus, elle était déjà sur pied et coiffée. Elle recommença, avec les mêmes précautions, le nettoyage de sa robe noire, épingla son chapeau de paille sur sa tête, puis, le carton sous le bras, reprit, vers sept heures, le chemin de la salle des examens.

Elle revint à cinq heures de l'après-midi, mais, cette fois, avec une figure bouleversée. Elle se débarrassa de son carton, jeta son chapeau, et se laissant tomber dans le fauteuil, les coudes sur la table, les mains dans les cheveux, elle se mit à fondre en larmes.—La cause de son chagrin n'était pas douteuse, hélas! La pauvre fille avait échoué à l'examen écrit. Tant de journées de travail, tant d'efforts, tout ce *surmenage* du cerveau, n'avaient abouti qu'à un échec. Sa douleur librement épanchée était navrante. On y devinait l'écroulement de plus d'un château en Espagne, l'anxiété de l'avenir, les humiliations du retour, tout une humble et lamentable tragédie.

Tout à coup, elle se leva, essuya ses yeux rouges, plongea sa figure dans l'eau, puis, tandis que des sanglots convulsifs soulevaient encore sa poitrine, elle lia ensemble ses livres, ficela dans son carton l'équerre et la règle plate toutes neuves, enferma quelques menus objets de toilette dans un petit sac de cuir et sonna le garçon, sans doute pour demander sa note et commander une voiture,—car, quelques instants après, je la vis fouiller dans son porte-monnaie et compter tristement l'argent qui lui restait.

Au bout d'un quart d'heure, elle se recoiffa, revêtit un très modeste mantelet de laine et, sans même jeter un regard d'adieu sur cette chambre où elle avait passé tant d'heures d'espoir et d'angoisses, elle s'en alla. Une voiture l'attendait à la porte de l'hôtel; elle y monta avec son mince bagage et le cocher fouetta sa bête.

J'accompagnai, d'un regard ému, cette voiture qui emportait la jeune fille vers la gare de l'Ouest, et qui disparut bientôt dans le poudroiement de la rue ensoleillée.

Et, depuis, je ne peux plus voir la fenêtre de la chambre de l'hôtel d'en face sans songer, avec un serrement de cœur, aux sanglots étouffés de la pauvre institutrice en robe noire.

ANDRÉ THEURIET.
(Dans la *République Française.*)

Krupp.

Celui que les Allemands appelaient le roi des canons, M. Alfred Krupp, le grand fondeur de canons, est mort hier à Essen (Prusse Rhénane), à l'âge de soixante-dix-sept ans. Il y avait déjà plusieurs années que la direction de l'établissement avait passé entre les mains de son fils, Frédéric Krupp, et le vieillard ne faisait plus que de rares apparitions dans les ateliers. Il avait plutôt l'air d'un comédien, avec son visage rasé de près, que d'un maître de forges, et pourtant quand il sortait de la villa dont l'empereur Guillaume lui avait fait cadeau, il pouvait voir une petite maisonnette dans laquelle deux ouvriers travaillaient il y a une cinquantaine d'années; c'était là où avait commencé la maison Krupp, qui occupait, quand je l'ai visitée il y a quelques années, 25,000 ouvriers.

A Essen même, il n'y en a que 14,000; les autres sont disséminés dans les mines qui appartiennent aux Krupp, à Neuwied et à Sage, en Allemagne, et à Bilbao, en Espagne. Ce sont même ces mines qui fournissent le meilleur minerai pour la fabrique. A une pareille quantité d'ouvriers, il faut des machines nombreuses. Aussi l'usine possède-t-elle 4 vapeurs, 42 lieues de chemin de fer, 29 locomotives, 888 wagons, 40 lieues de ligne télégraphique avec 32 stations et 50 appareils Morse. 439 chaudières et 450 machines à vapeur donnant 18,550 chevaux-vapeur, pour la production desquels on consomme journellement 3,100 tonnes de charbon et coke, et 24,700 mètres cubes d'eau que des machines spécialement construites amènent de la Ruhr. Ce sont là les chiffres donnés à l'usine même et ils peuvent se passer de tout commentaire.

Essen se trouve sur la ligne de Cologne à Berlin, et tous les voyageurs ont certes remarqué des montagnes de charbon de fers rouillés et de minerai brut, entre lesquelles on passe vers neuf heures du matin quand on quitte Paris par l'express du soir; derrière ces montagnes se trouve la fabrique. Une fumée intense couvre jour et nuit la contrée; elle seule suffirait pour chasser le touriste, mais M. Krupp a tenu à se mieux protéger encore; il a fait entourer toute la fabrique de murs; les ouvriers passent un par un devant des portiers consignés et si l'on n'a pas un laissez-passer, qu'on ne délivre du reste jamais, il est impossible de visiter l'établissement.

M. Frédéric Krupp a tellement peur qu'on surprenne un des procédés de sa fabrication que lorsqu'un prince vient visiter la fabrique, il le prie d'entrer seul; la suite princière reste devant la porte. Cependant, lorsqu'on parle allemand, il y a des accommodements avec le ciel; autrement dit, on trouve toujours un moyen quelconque de se procurer des vêtements et une carte d'ouvriers et on entre; on est quitte pour ne l'avouer que quelques années plus tard. Je laisse aux surveillants de l'établissement le soin de chercher dans les six villages ouvriers qui entourent l'usine celui où habite le brave homme qui a eu pitié d'un touriste curieux et qui, pour quelques litres de bière, m'a indiqué le chemin à suivre. J'ai gardé les notes prises pendant ma course à travers l'usine, et en les relisant ce soir, j'en trouve quelques-unes qui sont peut-être d'un certain intérêt.

Deux immenses marteaux pilons font trembler le sol; l'un s'appelle "Notre Fritz," l'autre "Max." "Notre Fritz" a une machine à vapeur spécialement attachée à sa personne. Il a 60 mètres de haut, il pèse 1,000 tonnes et il s'abat sur un bloc qui pèse 20,000 tonnes.

Sur une des piles qui soutiennent le marteau se trouve cette phrase: *Fritz, nur immer druff*, ce qu'on pourrait traduire par: "Vas-y, Fritz, tape dessus." Cette inscription date de la visite que l'Empereur d'Allemagne fit à la fabrique en 1877. M. Alfred Krupp présenta au souverain le machiniste chargé de faire fonctionner le marteau et ajouta que l'ouvrier connaissait si bien sa machine qu'il faisait tomber le marteau, en cas de besoin, sans casser un objet de petite dimension. L'Empereur mit alors sa montre sur le bloc. L'ouvrier hésitait et c'est par ce *Fritz, immer druff* que Krupp lui donna courage.

Le tour de force réussit et Fritz possédait, quand je l'ai vu, la montre que l'Empereur lui donna comme récompense. Le second marteau, *Max*, porte aussi une inscription, plus laconique celle-là: "Travaille."

A côté de ces deux géants, on conserve les premiers marteaux dont on se soit servi à Essen. Du reste, on a la manie de la collection à l'usine: dans une galerie on trouve des modèles de tous les canons existants: un peu plus loin, une collection rétrospective de mortiers qui faisaient, en 1884, triste figure à côté d'un canon de dix mètres de long. Que doivent-ils dire en voyant le canon de quinze mètres fondu, paraît-il, en 1886. Une dernière galerie contient les modèles des canons *de luxe* fondus à Essen par ordre du gouvernement, et qui ont été donnés par l'Empereur à des souverains étrangers.

Les canons, une fois fondus, nettoyés et polis, sont essayés en présence d'officiers de l'armée allemande. Les canons à longue portée sont soumis à cet examen à Dulmmeln, où l'établissement possède un champ de tir de sept kilomètres. Pour les autres pièces, de plus petit calibre, on a fait creuser un tunnel, et les essais se font sous terre: tous les trois mois on est obligé de boiser à nouveau le souterrain, et malgré ces mesures de précaution, ont croit dans la région qu'un éboulement est inévitable.

La fonte des canons est une des branches les plus importantes de l'établissement, mais elle n'empêche nullement la fabrication des roues de wagon, des rails de chemin de fer et des plaques de blindage; cette dernière industrie a pris dans les dernières années une importance considérable qui obligera M. Krupp à fonder un établissement où l'on ne s'occupera que de cette fabrication.

M. Krupp a beaucoup fait pour améliorer le sort de ses ouvriers; il leur a donné à tous la possibilité d'acquérir une petite maison en faisant l'abandon d'une partie minime de leurs salaires; les vêtements, les objets de première nécessité et les denrées alimentaires leur sont fournis par l'usine, au prix coûtant. Tout cela n'a pas empêché M. Frédéric Krupp d'échouer aux dernières élections d'une façon piteuse. C'est que M. Krupp est plus bismarckien que M. de Bismarck lui-même et ses ouvriers sont des socialistes avancés.

Aussi a-t-il fondé, pour les faire changer d'avis, un journal gouvernemental pur qui est distribué gratuitement dans les ateliers et les cités ouvrières; en même temps un arrêté de la direction défendait aux ouvriers d'acheter d'autres journaux. On reconnait bien à ces mesures l'homme qui s'intitulait, dit-on, "le collaborateur de l'Empereur" et qui n'acceptait de commandes qu'autant que le gouvernement l'autorisait.

Il ne sort pas une pièce de canon de la fabrique d'Essen dont on ne puisse dire que c'est une arme que la Prusse veut bien fournir au gouvernement qui l'a commandée. Et ce qui achève de donner à l'établissement un caractère officiel, c'est que l'argent avec lequel M. Krupp, celui qui vient de mourir, l'a fondé, lui avait été prêté par le prince Frédéric de Prusse!

Le gouvernement prussien a donc, de tout temps, été intéressé à l'entreprise; on aurait donc tort, en parlant d'Essen et de son fondateur, de parler de l'initiative privée et de grand établissement privé.

C'est ailleurs qu'il est facile de se rendre compte de ce que peut l'industrie privée. Du reste, les dernières années de Krupp ont été remplies d'amertume et de terreur. Les canons du colonel de Bange, les plaques à blindage du Creuzot et des Aciéries de Saint-Chamond lui ont causé de longues insomnies.

Les produits si souvent vantés de la fabrique d'Essen ont été, depuis quelques années, battus complètement par les produits de l'industrie française.

Les plaques Krupp n'ont pas pu résister à des obus qui laissaient intactes les plaques d'acier de Saint Chamond.

Les tours blindées françaises ont été choisies par le gouvernement roumain, qui déclara que les tours allemandes ne les valaient pas; le général Brialmont a constaté ce résultat dans un rapport qui fit du bruit en son temps.

Enfin les canons du colonel de Bange sont, de l'avis de tous les officiers généraux, de beaucoup supérieurs aux canons de l'usine allemande qui doit le plus clair de sa réputation aux blocs d'acier qu'elle a envoyés aux expositions universelles et à la réclame que lui a faite la presse allemande; mais en réalité, l'usine Krupp a, depuis dix ans, succombé chaque fois qu'elle a eu à lutter avec l'industrie française.

Cette constatation était bonne à faire.

JACQUES ST CÈRE.
(Dans le *Figaro.*)

LE CHOIX DES PROFESSIONS.—M. Etienne, inspecteur fédéral des fabriques suisses, vient de faire une étude approfondie et très curieuse sur le choix des professions.

D'après la forme de la main et la conformation du pouce, on peut prévoir si l'enfant sera horloger, ciseleur, maçon ou assassin.

D'après les rayons qui sont dans l'œil, on peut compléter son horoscope. Ainsi les peintres, mosaïstes, lapidaires, etc., doivent avoir, pour réussir, un rayon jaune dans le cristallin.

Inutile d'embrasser la profession de Raphaël sans cela. On ne dit déjà plus: "J'ai des dispositions pour le dessin;" mais bien: "Je crois que j'ai un rayon jaune dans l'œil!"

Calino s'est payé un petit train de plaisir pour le Havre. Assis sur la plage, il contemple la mer qui déferle sur les galets laissant un peu d'écume.

Et Calino, rêveur, s'écrie:

—Dire que c'est avec ça qu'on fait les pipes.

On parle d'amour entre Marseillais:

—Parlez-moi de l'amour à Marseille! s'écrie l'un d'eux. Moi, quand j'ai connu Adele, je ne pouvais me lasser de la voir.

—Jamais tu ne t'éloignais d'elle?

—Oh! si; mais je lui expédiais une dépêche toutes les cinq minutes!

Les assassinats en chemin de fer.

On questionne un individu, prévenu d'avoir tué, puis jeté sur la voie, un compagnon de route.

—C'est vrai, répond-il; mais le motif de mon action, le voici: cet individu fumait et je ne peux pas souffrir l'odeur du tabac.

Il fait des mots le docteur Z.

—Docteur, lui disait l'autre jour un client, je souffre beaucoup de mes rhumatismes depuis hier.

—Ce n'est pas étonnant. Le vent a passé brusquement à l'ouest, et, voyez-vous, le vent d'ouest est un souffle-douleurs.

Dimanche dernier, dans la Sixième avenue un monsieur reçoit toute une potée d'eau sur son chapeau, un haut de forme gris tout flambant neuf.

Et, comme il lève, vers la fenêtre d'où le liquide est tombé, un bras menaçant:

—En v'là un original! s'écrie une bonne femme: se plaindre d'être trempé d'eau fraîche par une chaleur pareille!

LA CIRCULATION DE L'HUILE DE PÉTROLE AUX ETATS-UNIS.—Pour faire circuler l'huile dans les immenses conduits, il fallait recourir à des procédés hydrauliques d'une puissance extraordinaire; on consulta M. Henry Worthington, de New York, qui passait pour le premier hydraulicien d'Amérique. Il fut chargé d'étudier la question et d'indiquer le système de pompe qui conviendrait le mieux pour ce travail. Le résultat fut la création et la construction d'une pompe qui fut montée près de Bradford, et reliée à une section de conduites de 0m10 de diamètre, d'une longueur de 25 kilomètres, allant de Bradford à Carrollton, station située sur le chemin de fer de l'Erié.

Le résultat du travail de cette pompe dépassa toutes les espérances et amena une révolution complète dans le transport du pétrole.

La moyenne de l'huile pompée dans une journée est actuellement de 28,000 barils.

Ainsi que le font remarquer nos confrères du *Génie civil*, et c'est là un des résultats les plus heureux et les plus appréciables, il est bien certain que parmi les grands avantages résultant de l'application de nouvelles méthodes de transport, il en est un qui n'est pas à dédaigner: c'est la disparition du danger énorme qui menaçait sans cesse le public voyageant dans des trains qui étaient souvent détruits par le feu, par suite des chargements de pétrole brut.

LES TRAVAUX SCIENTIFIQUES D'UN PRÊTRE.—La Presse bourguignonne signale à notre attention les travaux d'un prêtre plein de zèle pour la science et dont les efforts viennent d'être récompensés par de fort importantes découvertes.

Il s'agit d'un curé des environs d'Avallon, qui dans les grottes de Voutenay, a mis au jour une foule de restes intéressants remontant aux âges préhistoriques.

Dans la grotte aux Fées, ainsi que l'écrit un de nos confrères, M. le curé de Voutenay a trouvé *cent cinquante* beaux silex, couteaux, haches, grattoirs, becs de perroquets, etc., dents d'ours des cavernes *ursus spilæus*, de sangliers fossiles, rennes, et une grande quantité de dents d'*equus fossilis*, de *bos primigenius*, une dent énorme de six centimètres carrés et s'élargissant fortement à la base, enfin de nombreux débris de pierre et de silex travaillés.

Dans la grotte aux Larrons, M. l'abbé Poulaine a découvert encore, à un mètre de profondeur, des bois de renne, une vertèbre intacte énorme et tout à côté un débris de crâne humain, des restes de poterie gallo-romaine.

Les pierres ouvragées qui ont été retirées du sol remontent à l'époque quaternaire des trois âges seulement, 1, 2 et 4—1. Saint-Acheul—2. le moustérien—4. Magdelénien.

M. l'abbé Poulaine a droit aux félicitations de tous et son zèle pour la science nous garantit de nouvelles et fructueuses investigations

LES GRANDES TRANSFORMATIONS DANS LES SOCIÉTÉS MODERNES—Mgr Freppel, évêque d'Angers, a terminé ainsi le grand discours qu'il a prononcé, le 11 juillet, à l'occasion du jubilé de l'Abbaye de Solesmes, France:

"De grandes transformations se préparent dans les sociétés modernes. Les plus graves problèmes, restés sans solution définitive, menacent de devenir une source de troubles et de bouleversements. Bien téméraire celui qui oserait prédire ce que sera l'Europe dans cinquante ans d'ici! Mais, en se plaçant au point de vue de la foi, comment ne pas voir la part qui reviendra dans les solutions de l'avenir aux forces spirituelles et morales: à la prière qui, par une action secrète mais souverainement efficace, met en jeu le principal ressort des évènements humains; à l'exemple parlant plus haut que tous les discours; à l'étude et à la science sans lesquelles les erreurs les plus funestes peuvent envahir le monde, au progrès des mœurs par le développement de la piété et de la vie chrétienne! Or tout cela n'est-ce pas l'objet propre et le but essentiel de l'ordre monastique. Comment ne pas m'en souvenir, quand je vois le grand pape Léon XIII fonder de si belles espérances sur l'Ordre de Saint-Benoît et, lui préparer, par la fondation du collège Saint-Anselme un nouvel et magnifique avenir? J'ignore, mes Révérends Peres, ce que pourra dire de vous et de ceux qui vous suivront un autre évêque d'Angers parlant à son tour au premier centenaire de Solesmes. Mais ce que je ne crains pas d'affirmer, l'histoire à la main, c'est que sa tâche ne sera pas moins consolante que la mienne, c'est que, dans les travaux et les luttes du nouveau demi-siècle qui va s'ouvrir devant vous, une grande place est réservée aux fils de Saint-Benoît; et que Solesmes restera dans l'Eglise de France ce qu'il a été sous la houlette abbatiale de dom Guéranger et de son digne successeur, un foyer de science et de piété, de prières et d'édification, de sacrifice et de dévouement pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Ainsi soit-il!"

LA CAISSE DE L'EMPIRE ALLEMAND.—On lit, dans la *Gazette de Voss*:

"Les opérations de la caisse de l'empire pendant l'exercice 1886-1887 ont donné les résultats suivants: les recettes ordinaires ont été inférieures de 19,715,955 marks aux prévisions du budget: les dépenses présentent, de leur côté, un excédent de 2,636,292 marks. Il s'ensuit un déficit de 22,352,246 marks. L'impôt sur les betteraves, qui a produit 22,235,000 marks en moins, est principalement cause du déficit."

CHANTILLY.—On a placé, à l'Institut de France, dans le vestibule des bustes précédant l'entrée de la salle des séances ordinaires, deux superbes gravures, dues au graveur Sadoux, représentant le château de Chantilly.

Un monsieur qui perd ses cheveux se plaignait de devenir chauve, devant Siraudin:

—Vous? lui dit Siraudin, du ton le plus méprisant, vous n'êtes qu'un chauve honteux!

A la mer. Le baigneur fait l'article à un père de famille:

—Comment! monsieur ne fait pas donner de leçons de natation à sa demoiselle?

—Elle n'en a pas besoin, mon ami.

—Monsieur a tort. Pour se marier facilement aujourd'hui, une jeune fille doit savoir nager....

Le génie humain n'a point de limites, surtout en Amérique.

C'est ainsi qu'on peut lire à la huitième page d'un journal de Chicago cette annonce étonnante:

"Maison Railway et Co.
Fabrique de téléphones pour muets."

Entre farceurs:

—Quelle différence y a-t-il entre un bon auteur et un scieur de long?

—......?

—Il n'y en a pas, car ils sont tous les deux toujours *après scier*.

Peu français, mais authentique.

Belles Montres, Pendules, Diamants, Bijouterie, Argenterie, Etc.
—CHEZ—
FRANTZ & OPITZ,
COIN DES RUES ROYALE ET BIENVILLE.
BIJOUTIERS ET HORLOGERS PRATIQUES.
Les plus jolis MONOGRAMMES gravé aux prix les plus réduits tous genres faits sur commande.

Removal! Removal!
Will Remove on Oct. 1 to 54 and 56 Baronne St.
R. P. Randall's Repository,
Fine Carriages and Harness
162 Gravier Street, New Orleans.
Baby Carriages Baby Carriages
Bicycles Tricycles Velocipedes

NOUVEAU STOCK
PERSIENNES
Nouvellement reçues.
A. Brousseau Fils
23 et 25 rue de Chartres.
TAPIS
Anglais et Américains aux plus bas prix.
CORTICONE, TOILE CIRÉE, LINOLEUM.
Rideaux
Suisses, Nottingham, Madras Turcoma
RIDEAUX PORTIÈRES ET TRINGLES.
NATTES DE CHINE
De toutes sortes et des dernières nuances.
Le plus bel assortiment de Tapisserie et d'Etoffes pour Rideaux
6 oct—1 an

Une Merveilleuse Histoire
RACONTÉE EN DEUX LETTRES.

DU FILS: "23 Cedar St., New York, 28 Octobre, 1882.
"*Messieurs*. Mon père demeure à Glover, Vt. Il a beaucoup souffert des Scrofules, et la lettre ci-jointe vous dira les merveilleux effets produits par la SALSEPAREILLE D'AYER. Je crois que son sang doit avoir été infecté depuis dix ans au moins; sans autre signe extérieur qu'une légère plaie scrofuleuse au poignet. Il y a cinq ans de nombreuses ulcères commencèrent à se montrer, et peu à peu se multiplièrent à tel point que son corps entier en fut couvert. Je vous assure, messieurs, que sa position était bien critique quand il commença à se servir de votre médecine. Maintenant il y a très peu d'hommes de son âge qui jouissent d'une meilleure santé. Je pourrai facilement nommer cinquante personnes prêtes à certifier de la vérité des faits que j'avance.
A vous sincèrement, W. M. PHILLIPS."

DU PÈRE: "C'est pour moi un plaisir, en même temps qu'un devoir de venir auprès de vous attester et reconnaître les bienfaits que j'ai obtenus par l'usage de la
Salsepareille d'Ayer.
Il y a six mois mon corps était complètement couvert d'une terrible humeur et de plaies scrofuleuses. Cette humeur me causait des démangeaisons constantes et intolérables, et à chaque mouvement de mon corps la peau se fendait en différents endroits, et le sang coulait. Mes souffrances étaient terribles, la vie était pour moi un fardeau. Je commençai l'usage de la Salsepareille au mois d'Avril dernier et je l'ai continué depuis lors. Un changement dans mon état commença à s'opérer; peu à peu les plaies se sont cicatrisées, et ma santé est devenue parfaite en tous les points de sorte que je suis capable de faire une bonne journée de travail, quoique âgé de soixante treize ans. Plusieurs me demandent comment je suis parvenu à obtenir une guérison si complète, alors qu'ils me croyaient incurable; je leur dis ce que je vous raconte aujourd'hui. Glover, Vt., 21 Oct., 1882.
A vous sincèrement, HIRAM PHILLIPS."

La SALSEPAREILLE D'AYER guérit les Scrofules et toutes les Affections Scrofuleuses. Elle nettoie le sang de toute impureté, et restaure la vitalité et la force à tout le système.
PRÉPARÉE PAR
Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass.
Vendue par tous les Droguistes; prix $1, six pour $5.

CONSULAT DE FRANCE
—A—
LA NOUVELLE-ORLÉANS.
BUREAUX 195 RUE GRAVIER.

Ouverts de 10 h. du matin à 3 h. P. M. Des renseignements sont demandés sur les personnes dont les noms suivent. En cas de décès ou d'absence, leurs amis sont priés d'en donner avis au Consulat.

1er Juillet 1887.
Liste de publication.

Abadie François, Ancely Antoine ou Encely, Antoine Charles pâtissier, Bastans Edouard, Bally Jean Baptiste (2), Bonden Pierre, Boudigne Pierre, Bosser Sébastian, Brun Jean, Charpentier Honoré (2), Camors Jean et Antoine, Capdevielle-Laborgue Dominique, Danbons Jean Baptiste, Duclos François, Dumas Ernest, Duret Louis, Folleau Alexandre, Fredrickson de St-Gall, Garde Sylvain, Gantier Paul, Greffos François, Gariepied Edouard, Gondon Louis et Philippe, Gonnet Nicolas, Langlois Barthélemy, Lafargue Bertin, Lenoir Mme Irma, Léonard arrimeur, Lessoie Louis, Loubère, Loubère Paul, Maurat Marcel Clément Pierre, Montempe Jean, Mangin Chas Ed., Mangin L. Ant., Mittaner Antoine, Miron Jean, Reinhart Alice Mlle, St Laurent Mme de, Tempesti musicien, Vergnole Michel et Mme, Vergnole née Laurence Gariepied.

LETTRES.

Arnould Stanislas charpentier, Bérougandie Philip, Boissier Paul, Brohon Charles, Desmarais Mme Louis, Doinmalmaison H'ee Mme, Jadeau Louis, Le Bricquir Pierre, Poisson Charles musicien, Noiret Henri opticien.

N. B.—Afin d'éviter des retards dans la transmission des documents, j'invite les personnes qui ont à soumettre à mon visa des actes établis en Louisiane, en dehors de la ville de la Nouvelle-Orléans, à les faire certifier, préalablement, par M. Oscar Arroyo, secrétaire d'Etat de l'Etat de la Louisiane.

1er octobre 1886.
Le Gérant, P. DEPIERRE.

Avis aux Créanciers.
Département du Trésor.
Bureau du Contrôleur de la Circulation (Comptroller of the Currency).
Washington, D. C., 9 juin 1887.

AVIS.
Aux créanciers de la "New Orleans National Banking Association of New Orleans, La.", insolvable.

Un dividende de 2 pour cent, faisant en tout 62 pour cent, a été déclaré en faveur des créanciers de cette association, le 9 juin 1885. La seule valeur qui restât alors et dont on pouvait attendre un dividende futur, consistait en une réclamation contre E. D. Lelireton, fondé de pouvoirs (assignee) de N. S. Williams, pour $50,606 83. Une action en recouvrement a été instituée à la Cour de Circuit et le tribunal s'est prononcé contre l'association. Appel ayant été interjeté à la Cour Suprême des Etats-Unis, le jugement de la cour inférieure a été maintenu. Il ne sera donc pas payé de nouveau dividende aux créanciers de l'Association dont les affaires vont maintenant être liquidées finalement.

Les créanciers dont les noms suivent n'ont pas reçu tous les dividendes relevant de leurs réclamations et devront se mettre en rapport directement avec ce bureau.

W. L. TRENHOLM
Contrôleur de la circulation.
(Comptroller of the Currency.)

M. Aronstein, F. Alfunte, Joseph Bath, A. Bayhi & Co., W. R. Bell, B. Benjamin & Co., Louis Balleo, L. Bebolet, J. Brandes, J. F. Bartholomy, Bernio & Bro., C. Barba, J. A. Blaffer & Co., Jean Ballenois, Samuel Bandera, James D. Coleman, Amadie Couturie, Lucy Curtis, Creole Fire Co. No. 9, P. Casse agent, Eugene Coulon, J. Cassard, J. H. Chipot, Louis Chaplain, Etienne Dubois, Mme Louis De Galla, T. B. Dunbar, P. De[illegible], Arthur Denis, Dominique Doux, O. Drouet, A. Dumestre, Davallier & Co, S. Escoffier, Percival Forgey, F. B. Fleitas, J. A. Fernandes, Fritz & Brandon, J. B. Frank, Gustave Furate, Felber & Gonsenheim, Mme Gust. Fournade, Joseph Gutsinger, T. Gourerlly, Isadore Gerand, Geidenbow & Kelly, G. H. Gardner & Co., S. Guinault, E. J. Hearn, F. M. Humans & Co., Mme Anna Hill, C. C. Holtz, Marx Israel, Johnson A. Manson, Jeannenaud & Co, B. Jabrens, Garvet Johnson, C. W. Kellender, Dr R. Kunnemann, Joseph Larrieu, M. Lamazou, C. L'Hote & Co, Edward Lieckty, Labouisse & Dobla, T. Lafon, G. A. Lansaux, E. Monteuse & Co., A. J. Montein, M. Mahn, P. Macon, J. G. Monrose, curator, Chas Massien Succ. de, Philip McCabe, Lucien Malin, J. May, Dr A. Mercier, Michael Meilleur, Norton & Bell, A. Olivier & Co., S. Pablo, Mme Anna Perigne, A. Petit, H. Pedarre, A. Pallacio, P. Pons, A. Quinife Fils, E. Reger & Co, J. Straus, A. J. Sarrazin, G. Schmidt, Strauss, B. Smith, M. Sent, Smith & Co., F. Sancho, D. H. Symart, J. B. Solari Schuller, David Stewdt, Mme M. E., E. F. Schmiedorie, H. N. Soria, Nicholas Th, A. Tesson, Samuel M. Todd, W. Van Benthuysen, E. Vorster, Philip Vellerie, Phine Wagner, Wm. Whan, Suc. de, Wilkerson & Mosely, B. Wagener, E. L. Zell & Co,

A. M. Aglecta, A. Alciator, Joseph Brugers, Dr. J. Bordes, W. R. Bell administ'r, A. Bedault & Co., Barcier & De Seset, F. Belden, F. Breon, Louis Bauer, R. Beltran, R. E. Barindo, W. Alexandre Bosse, J. A. Berduzat, Comagerie & Lambert, F. Calloway, agent, P. Caro, François Carrere, Cassidy & Miller, P. Casse, M. Connell, L. Charoet, Herman Curtius, John Crickard, Dubois & Lamaniere, P. Duchesne, A. Delamotte, J. C. Deals, De Sulzer Hart & Co., George Degan, G. M. Dell, M. T. Ducros, A. De Sainte Gême, Manuel Elliott, Florian Flas, Foley Conger & Co., A. Fusich, Charles Fitz, M. Faller, E. C. Feinour, G. R. Finalay, Joseph Gugenheimer, Generelly & Aliex, A. Grousby, Fred Good, Mme Ayer Garrand, Hewey Gorman, J. Garidel, Herman & Vignes, George How, M. D., B. Herreo, Mme Henry Hébert, Jacau Aycock & Co., O. B. Johnson, J. M. Justiniani, P. Jaufroid, Emile Kern, Kendig & Co., Anatole Lassasoup, R. Laplape, S. Laraisson, La. Equit. Life Ins. Co., Lang & Bernheimer, Mme J. B. Lepretre, Suc., La. Ice Manufact. Co., Peter Lamia, Charles Manson, J. Mandin, E. Musgrove agent, C. M. Mangin, Maignon & Laborde, J. Manaud, J. Mutcan, Orville Marigny, V. Maignan, H. Marks, Bereille Civette, Frank Oberhauser, H. D. Ogden executeur, S. P. Parmly agent, Pritchard & Beckham, Perkins Swenson & Co., S. B. Packark, B. Piffet, Planters Cotton Press, E. Rabasse, J. Reviere, Mme Anna Saran, William Sweete, Southern Ramie Culture Assn, Swarbacker & Dryer, H. F. Stuecken, Schneider & Zuberbier, J. Siegfriend & Co., S. Sunbary, J. J. Stewart, trésorier, F. Soublet, C. B. Singleton, Alfred Shaw, F. Samazeuth fils, E. A. Terrebonne, 148. M. Todd & Co, E. S. Tyler, M. A. Vogel, Jos. A. Vigneau, François Volrin, Adolp Watz, L. A. Wiltz, James Wilson, E. E. White, M. A. Zounts & Co.

juin—15 4,21,28—juillet

G. Léaumont,
Pharmacie homéopathique,
—Au coin des rues—
DAUPHINE ET DUMAINE.
Téléphone No 466. Nlle-Orléans.
8 août—1an

AVIS—Aux Marchands et aux Consommateurs.—New Orleans Packing & Canning Co., No. 10 rue de la Commune coin Front.—A partir du mercredi 8 juin prochain, nous serons en mesure de fournir au commerce des viandes de bœuf, de veau, de mouton, de cochon, du bœuf salé (corn beef), en barils et en demi barils. Des viandes de tous genres en boîtes en toutes quantités, à la convenance des acheteurs, aux prix les plus réduits du marché. Toutes les commandes qui nous seront confiées seront remplies avec soins et célérité en s'adressant au soussigné au dépôt de la compagnie à l'endroit mentionné ci-dessus.
5 juin 1m E. F. WOODWARD, Gérant.

ASSURANCES.

Vingt-Neuvième Tableau Annuel
—DE LA—
Compagnie d'Assurance
HOPE
—DE LA—
NOUVELLE-ORLEANS.
Bureau: No 138 rue Gravier.

CONFORMÉMENT à la Charte la Compagnie publie l'état suivant de ses affaires:

Primes reçues dans l'année expirant le 31 décembre 1886:

Sur les risques d'incendie	$444,790 46	
Sur les risques de mer	52,169 42	
Sur les risques de rivière	38,061 04	
	$535,020 92	
A ajouter: Primes non acquises au 885	104,554 14	[illegible] 07
A ajouter: Intérêts et profits et pertes		19,882 09
		$659,436 16
A déduire:		
Pertes sur les risques d'incendie	$241,492 06	
Pertes sur les risques de mer	30,195 14	
Pertes sur les risques de rivière	8,793 41	
	$280,480 61	
Taxes	6,305 25	
Réassurances	21,796 81	
Primes remboursées	76,599 26	
Réfaction	81,402 52	
Commission	3,190 78	
Bureau des assureurs, corps de sauvetage, annonces, loyer, salaires et autres dépenses	45,189 78	$514,956 99
		$144,482 17
Dividende semi-annuel de 5 0/0 payé en juillet 1886	12,500	
Dividende semi-annuel de 5 0/0 déclaré le 12 janvier 1887	12,500 00	25,000 00
Montant réservé pour pertes non réglées		18,942 75
Montant réservé pour risques non terminés au 31 décembre 1886		100,539 42
		$144,482 17

—ACTIF.—

Prêts sur hypothèques	23,316 67
Prêts sur nantissement	83,882 00
Effets pour primes	14,779 04
Billets à recevoir sur demande	27,958 43
Bons d'Etat	56,750 00
Actions de la banque nationale de l'Union et autres actions	16,491 84
Biens fonciers	4,698 59
Dû par des compagnies d'assurance	2,804 50
Mobilier de bureau, coffre-fort, etc.	2,948 07
Primes en voie de perception	116,785 59
En caisse	46,467 44
Total de l'actif	$401,982 17

—PASSIF.—

Capital	250,000 00
Fonds de réserve	70,000 00
Réserve pour primes non acquises au 31 décembre 1886	100,539 42
Pertes non réglées	18,942 75
Dividende de 5 0/0 déclaré le 12 janvier 1887	12,500 00
	$401,982 17

Le tableau ci-dessus est une copie exacte des livres de la Compagnie.

J. A. CHALARON, Président.
LOUIS BARNETT, Secrétaire.

Assermenté et signé pardevant moi, ce 13 janvier 1887,
M. T. DUCROS, Notaire, No 138 rue Gravier.

A une assemblée des Directeurs tenue le 12 janvier 1887, il a été unanimement résolu qu'un second dividende semi-annuel de 5 0/0 sur le capital, provenant des profits de la Compagnie pour l'année expirée le 31 décembre 1886, soit déclaré payable sur demande aux actionnaires, à leurs représentants.

14 janv—1m LOUIS BARNETT, Secrétaire.

Premier Etat de Situation
—DE LA—
COMPAGNIE D'ASSURANCES
—DITE—
LOUISIANA INSURANCE CO.
OF NEW ORLEANS.

Conformément aux dispositions de sa charte, la compagnie publie l'exposé suivant de ses affaires pendant seize mois, c'est-à-dire depuis sa fondation, du 1er septembre 1885 jusqu'au 31 décembre 1886.

Reçues:		
Primes sur les incendies	$125,127 57	
Primes sur rivière	1,338 68	
Primes sur mer	790 65	$127,256 90
A déduire:		
Réassurances	1,995 01	
Réfactions et commissions	25,984 98	27,979 99
		$99,276 91
A déduire:		
Pertes payées sur les incendies	53,393 78	
Pertes payées sur les rivières	729 17	
Réserve pour pertes ajustées et non ajustées	21,225 12	
Réclamations passées au compte des profits et pertes	468 06	75,816 13
		$23,460 78
A ajouter Intérêt		4,120 45
		$27,581 23
A déduire Traitements, frais généraux, taxes, annonces, etc., pour 16 mois		21,802 75
		$5,778 48
Réserve: Primes non acquises		$5,778 48

ACTIF.

Billets à recevoir, comprenant billets garantis par nantissements, billets à primes et billets-actions, ces derniers étant pour 40 0/0 du capital souscrit garantis dans la clause de forfaiture par 60 0/0 payés	$151,596 34
Effets mobiliers: Coffre-fort, etc.	1,877 18
Comptant: En caisse, dans les banques et dans les mains d'agents	34,880 08

PASSIF.

Capital	$161,350 00
Réserve, comme il est dit plus haut, pour les pertes	21,225 12
Pour les risques non expirés	5,778 48
$188,353 60	$188,353 60

L'état de situation qui précède est un extrait exact des livres de la compagnie.

L. M. GEX, Faisant fonctions de Président.
A. LESSEPS, Secrétaire.

Fait et signé pardevant moi, ce vingt-unième jour de janvier 1887.
M. T. DUCROS, Notaire, 138 rue Gravier.
22 jan—1m

LEON QUEYROUZE
"GROCER" EN GROS,
—Importateur de—
VINS ET LIQUEURS
—Et marchand de—
Produits des Campagnes et de l'Ouest.
97 RUE DECATUR.

ASSURANCES.

Compagnie d'Assurances Mutuelles des Marchands de la Nouvelle-Orléans.
No 104 RUE DU CANAL.
Trente-deuxième Etat de Situation Annuel.

CONFORMÉMENT aux exigences de sa Charte, la Compagnie publie l'exposé suivant:

Primes reçues durant l'année expirant mai 1887, y compris les primes non acquises de la précédente année—

Primes sur les risques d'incendie		$185,875 30
Primes sur les risques de mer		6,577 07
Primes sur les risques de rivières		4,703 65
Total des primes		$197,156 02
Moins les primes non échues		54,874 00
Primes nettes acquises à la date du 31 mai 1887		$142,282 02
Pertes payées—		
Sur risques d'incendie	$50,345 05	
Sur risques maritimes	3,078 48	
Sur risques de rivières	1,523 90	
Taxes et dépenses, moins l'intérêt	3,355 98	
Réassurances et primes remboursées	19,627 10	77,930 54
Profits		$64,351 48
Moins 7½ 0/0 dividende payé	$45,000	
Réserve pour les réclamations non ajustées	15,000	60,000 00
En plus		4,351 48

La Compagnie a l'actif suivant:

Immeuble	$252,327 06
Actions de Banques, de Compagnies de Chemins de fer et autres	56,736 77
Billets garantis par hypothèques et nantissements	104,939 95
Billets à recevoir	54,724 51
Primes en voie de recouvrement	32,572 97
Action de la compagnie du chantier "Dry Dock" de Vallette	11,362 50
Jugements sur les billets hypothécaires	4,335 00
Comptant en caisse	35,772 25
	$542,771 01

L'exposé qui précède est une copie juste, vraie et exacte des livres de la Compagnie.

G. W. NOTT, Secrétaire.
P. FOURCHY, Président.

Etat de la Louisiane, Paroisse d'Orléans, Ville de la Nouvelle-Orléans.

Fait et signé pardevant moi le 13me jour du mois de juin 1887.

N. B. TRIST, Notaire

DIRECTEURS:

D. A. Chaffraix, M. W. Smith, Paul Capdevielle, Aristide Hopkins, Paul Fourchy, Jos A. Shakspeare, W. B. Bodinger, Jno B. Lallande, D. Fatjo, U. Pascotti, Alden McLellan.

14 juin—1m

20me Etat de Situation Annuel
—DE LA—
Compagnie d'Assurances Germania
De la Nouvelle-Orléans.

CONFORMÉMENT aux exigences de sa charte, la compagnie publie son état de situation pour l'année prenant fin le 31 décembre 1886:

Primes d'incendie		$175,959 67
Primes de mers		4,306 08
Primes de rivières		2,240 24
Primes totales		$182,505 99
A ajouter: Risques non expirés de 1885		41,769 60
Primes totales		$224,275 59
A ajouter Intérêt, profit et pertes, etc.	25,813 96	
Moins traitements et dépenses générales	13,114 68	11,699 28
Fonds de surplus de 1885		17,000 00
Total		$252,974 87
Pertes payées—		
Sur les incendies	60,172 06	
Sur les mers	494 41	
Sur les rivières	4,498 46	
	$65,164 93	
Réassurances	36,483 42	
Réfactions et primes remboursées	51,635 06	
Taxes d'Etat et de ville, Bureau des Underwriters, corps de sauvetage, souscriptions	9,271 54	162,554 95
Surplus total		$90,419 92
Réserve pour—		
Primes non acquises	37,801 16	
Pertes non payées	13,251 74	
Dividende 5 0/0 déclaré et payé en juillet 1886	10,000 00	
Dividende 5 0/0 déclaré en janvier 17 1887	10,000 00	
Fonds de surplus de 1886	19,367 02	
	$90,419 92	

ACTIF.

Bons à primes	596 42
Primes en voie de perception	29,002 [illegible]
Prêts et nantissements	17,070 00
Prêts et hypothèques	6,225 00
Bons des Etats-Unis et d'Etat, bons de ville consolidés et Bons à primes de ville	116,404 00
Actions d'assurances et autres, valeur sur le marché monétaire	500.00
Bâtisse 51 rue du Camp et autre immeuble	78,119 11
Meubles de bureau et installation	2,532 75
Argent en banque	28,079 76
Total	$280,419 92

Cet exposé est une copie exacte des livres de la compagnie.

(Signé) H. ZUBERBIER, Président.
J. HASSINGER, Vice-Président.
EMIL WEBER, Secrétaire.

Fait et souscrit pardevant moi, à la Nouvelle-Orléans, ce 14me jour de janvier 1887.
W. O. HART, Notaire.

Le Bureau de Direction s'est réuni le 13 de ce mois, et, après avoir placé au crédit du fonds de surplus $2,567 02 formant un total de $19,367 02, a déclaré un second dividende semi-annuel de 5 pour cent faisant 10 pour cent d'intérêt pour l'année sur le capital, pour l'année finissant le 31 décembre 1886, dividende payable sur demande.

DIRECTEURS.

H. ZUBERBIER, J. J. WECKERLING, J. HASSINGER, GEO. H. BRAUGHN, FRANK VATTER, HERM. CURTIUS, J. J. LANGLES, J. E. MERILH, JAS D. EDWARDS, LOUIS GRUNEWALD, P. W. DIELMAN, JOHN THORN, J. B. MEYERS, A. G. RICKS, W. W. HUCK, C. B. FISCHER.

INSTITUTION CURTO.
Pensionnat et Externat.
Coin St-Philippe et Prieur

Les Ecoles de Français et d'Anglais comprennent toutes les branches d'enseignement et confiées à des professeurs expérimentés.
Une classe de solfège et de chant, sous la direction de monsieur Curto, et une classe de travaux à l'aiguille et travaux d'agrément tels que fleurs en laine, en papier, en cire sont offerts aux élèves sans prix extra.
Il y a un cours d'Espagnol et d'Allemand.
7 août—

FEUILLETON.

No 20 Commencé le 9 juillet.

LE Roman d'un Crime

—PAR—
EDMOND TARBÉ.

PREMIÈRE PARTIE.

—Suite—

—Ah! Dieu soit loué! respira Mme Noël. Cependant.

—Cependant, c'est vrai, je suis dans la nécessité de vous causer un grand chagrin, comme si vous n'en aviez pas eu votre compte. Il faut que je quitte Paris.

—Quitter Paris! Pour longtemps?

—Pour toujours....

—Pourquoi?

—L'aveu que je suis obligé de vous faire, dit Maurice avec une feinte humilité, m'aurait étrangement coûté autrefois.... mais maintenant!.... Qu'importe la blessure de l'amour-propre à celui qui comme moi a supporté la perte d'un être chéri!.... Allez! je vous ferai une confession sans peine.

Eh bien, sachez-le donc. Mes efforts ont échoué! Ma découverte est avortée! Avais-je rêvé des ambitions trop grandes? On le dira, sans doute, mais il n'en est rien. Je suis vaincu uniquement parce que je n'ai plus de munitions pour continuer le combat.

Quoi qu'il en soit, le résultat est le même, et il faut que je renonce à la lutte.

Cependant, il faut bien vivre, et un homme de mon âge ne peut se résigner à rester plus longtemps à votre charge, si généreuse discrétion que vous mettiez à n'en faire aucun reproche.

Je me suis donc occupé de me chercher une situation, et j'en ai trouvé une, à l'autre bout de l'Espagne, près de Séville, celle de directeur d'une mine de plomb argentifère.

Je pars dans huit jours et j'emmène Etiennette avec moi......

On eût dit à la pauvre grand'mère que sa petite-fille était en danger de mort, qu'elle n'aurait pas été frappée d'un coup plus violent.

—Emmener Mignonne! s'écria-t-elle avec un gémissement désespéré. C'est impossible.

—Il le faut pourtant.

Mme Noël demeura un instant écrasée sous le nouveau coup qui venait de la frapper si inopinément.

—Voyons, dit-elle enfin, en essayant de rassembler ses esprits. Expliquez-vous mieux. Je ne vous comprends pas.

—C'est pourtant bien simple, répondit le traître qui avait effectivement pris toutes les précautions pour donner à sa menace les apparences de la réalité.

Voyant que j'étais au bout de mes ressources et presque au bout des vôtres, j'ai cherché autour de moi un emploi auquel mes études me rendissent à peu près apte.

Vous savez que je me suis occupé beaucoup de minéralogie et que sans avoir pris le diplôme d'ingénieur, j'ai en ces matières spéciales des connaissances assez étendues.

Aussi, lorsqu'une des personnes auxquelles je me suis adressé pour trouver une situation me demanda si je me sentais en état de diriger une usine dont la richesse est considérable mais dont l'exploitation a toujours laissé beaucoup à désirer, répondis-je affirmativement sans hésiter.

La vie matérielle m'est ainsi définitivement assurée; quel que soit le résultat de l'entreprise, je toucherai un traitement de huit cent francs par mois.

Mais, ce qui est plus important, ce sont les espérances d'avenir que je puis concevoir. J'ai un intérêt important, un intérêt de 25 0/0 réservé dans les bénéfices nets de l'exploitation.

Si je suis assez habile et assez heureux pour faire produire de beaux résultats à cette mine qui n'a encore donné que des mécomptes à son propriétaire, je réaliserai une certaine fortune, bien loin, à coup sûr, de celle que m'assurerait ma grande découverte si je pouvais continuer mes recherches, mais enfin une véritable fortune, quelle qu'elle soit.

S'il ne s'agissait que de moi, je vous assure que je ne me préoccuperais guère de l'avenir.

Mais je suis ambitieux pour Etiennette. Je veux que mon enfant soit riche un jour!....

Mme Noël avait écouté ce récit avec toute l'attention dont elle était capable et, si tristement impressionnée qu'elle fût, elle ne pouvait condamner les sentiments que Maurice lui faisait connaître.

—Mon Dieu, dit-elle, je n'ai pas le droit de m'opposer à la résolution que vous prenez, quelque chagrin que j'éprouve de vous voir partir.

Mais je ne m'explique pas que vous songiez à emporter Mignonne avec vous. Vous n'avez pas songé à la faiblesse de cette enfant, aux rigueurs du climat sous lequel il lui faudrait vivre, aux dangers de toute espèce qui la menaceraient dans un âge aussi tendre!

—N'insistez pas, répondit Maurice d'un ton qui n'admettait aucune réplique. Ce serait inutile. Ma résolution est prise.

Dites, si vous voulez, que j'aime mal ma fille; c'est possible. Mais je l'aime de telle façon que je ne pourrais me résigner à m'en séparer.

Songez donc! C'est tout ce qui me reste de Cécile!

—Hélas! murmura la pauvre femme. Pensez-vous donc que je ne retrouve pas aussi ma propre enfant dans celle qui vous appartient encore plus qu'à moi? Eh bien! puisqu'il en est ainsi, que votre volonté soit faite. Nous partirons tous....

Le beau Provençal eut un geste de douloureuse résignation.

—Non, fit-il, vous ne partirez pas.

—Comment? auriez-vous donc le projet de m'empêcher de vous suivre, de continuer à veiller sur le bien le plus cher qui me reste au monde!

—J'avais prévu votre désir, reprit Maurice, et j'ai fait tous mes efforts pour pouvoir le réaliser. Mais lisez cette lettre que m'écrit le propriétaire de la mine. Il refuse de recevoir qui que ce soit avec moi, si ce n'est mon enfant. Et encore, vous le verrez, n'a-t-il consenti qu'avec beaucoup de difficulté, à me permettre de l'amener....

Effectivement, la lettre que Maurice plaça sous les yeux de Mme Noël confirmait ses paroles.

Mais le traître se garda bien d'ajouter qu'il avait sollicité secrètement le propriétaire de la mine avec lequel il s'était mis en rapport, d'opposer un refus à la demande officielle qu'il lui adressait de donner asile à la grand'mère de sa fille.

—Soit, dit Mme Noël avec l'opiniâtreté de sa tendresse. J'irai m'établir dans la ville voisine.

—Il n'y en a pas. Vous seriez à plus de dix lieues de nous, par des chemins impraticables et que des mules seules peuvent parcourir.

—Mais c'est donc un pays de sauvages! Et c'est là que vous prétendez faire vivre votre enfant?

—Le propriétaire de la mine s'y est fait construire une habitation où il reste toute l'année avec sa propre enfant, une jeune fille de vingt ans environ. N'avez-vous donc pas lu aussi, dans la lettre, que cette jeune fille promet de servir de mère à Mignonne!.......

A ces mots Mme Noël sentit une sueur froide inonder son front.

D'un rapide coup d'œil, la pauvre grand'mère avait sondé l'avenir. Et elle s'était sentie saisie de vertige, comme il arrive aux imprudents qui se penchent au dessus des abîmes.

C'est qu'en effet cet avenir était redoutable; il amènerait une séparation définitive entre elle et sa petite-fille. L'enfant serait, à tout jamais, perdue pour elle.

Comment aurait-il pu en être autrement?

Elle avoua la cause de ses terreurs au beau Provençal, sans se rendre compte qu'elle lui fournissait des armes contre elle-même.

—Songez donc, Maurice, s'écria-t-elle avec beaucoup d'émotion, vous allez vous expatrier pour longtemps. De plusieurs années peut-être vous ne reviendrez pas en France. Vous vivrez dans un pays presque désert, à côté d'une jeune fille de vingt ans, qui n'aura que trop de séduction, je le devine aisément.

N'en eût-elle pas que la solitude, l'abandon, le besoin d'une affection sincère lui en prêteraient à vos yeux.

Cette jeune fille vous aimera.

—Moi! interrompit Maurice d'un air stupéfait, comme s'il ne comprenait pas qu'une idée pareille pût venir à l'esprit de qui que ce fût.

Une jeune fille de vingt ans, qui est très belle en effet, m'a-t-on dit, irait s'éprendre d'un homme qui a souffert comme je l'ai fait, dont le cœur est brisé!! Vous n'y pensez pas! c'est impossible!

—Il est impossible, au contraire, qu'elle ne vous aime pas! Les souffrances dont vous conservez la trace sont autant de raisons qui feront naître l'amour dans son cœur! Nous autres femmes, nous aimons les malheureux! La douleur est à nos yeux la séduction par excellence! Cette jeune fille vous aimera, vous dis-je. Bien mieux encore, elle vous aime déjà, j'en ai la certitude.

—Que voulez-vous dire?

—Son père lui a fait connaître les négociations engagées avec vous. Comment n'attendrait-elle pas avec une curiosité mélangée d'émotion cet homme jeune encore, durement éprouvé par la vie, très bien de sa personne.

Pour cette enfant exilée dans les montagnes, condamnée à demeurer seule auprès d'un père malade et inquiet, entourée seulement de travailleurs à l'aspect rude et sévère, vous êtes déjà le héros de roman dont toute jeune fille a le portrait dans son cœur!.... Elle n'a déjà qu'une idée, qu'une espérance: devenir votre femme!

—Et quand cela serait? Pensez-vous donc que je sois disposé à devenir son mari? Allez! le souvenir de Cécile est trop vivant en moi.

—Aujourd'hui, oui. Dans trois mois, oui encore....

—Non! toujours.

—Soit! Vous n'oublierez jamais celle qui vous aimait si tendrement! Je l'espère aussi.

Mais, avec le temps, les souvenirs perdent de leur amertume pour les hommes de votre âge.

Il faut compter avec votre jeunesse, avec votre force, avec la nature elle-même, enfin, qui fait que l'homme ne se résigne pas à vivre toujours seul.

Ah! voyez-vous! s'il ne s'agissait pas de Tiennette, je serais la première à vous conseiller de vous faire une vie nouvelle dans cette famille qui s'apprête à vous recevoir.

Mais Tiennette sera avec vous! et je ne peux pas me résigner à cette pensée que l'enfant de ma fille grandira à côté d'une étrangère à qui elle donnera le nom de: ma mère!

—Mais Tiennette sera justement un obstacle insurmontable entre cette jeune fille et moi!

—Elle sera, au contraire, un élément d'amour de plus. Tout au moins elle provoquera un courant d'intimité et de confiance entre vous. Elle sera un continuel sujet de rapprochement. L'étrangère s'attachera à Mignonne par mille liens que rien ne pourra plus dénouer.

Dans cette lettre que vous venez de me faire lire, ne dit-elle pas qu'elle s'apprête déjà à lui servir de mère?

—Ce n'est qu'un mot!

—Qui deviendra promptement une réalité! Maurice, mon cher enfant! je vous en supplie! Ne m'imposez pas cette nouvelle souffrance de voir l'enfant de Cécile devenir l'enfant d'une autre! Il me semble que ce serait pour moi perdre ma propre fille une seconde fois!....

La pauvre femme sanglotait en parlant ainsi. Son cœur était déchiré. Son visage était couvert de larmes brûlantes.

Maurice, qui avait peine à contenir l'expression de son triomphe, fit semblant d'hésiter.

—Hélas! fit-il. Je ne demanderais qu'à vous épargner ce surcroît de chagrin, mais comment faire?

—Je ne sais pas encore; laissez-moi le temps d'y réfléchir; je chercherai, je trouverai.

—Mais c'est qu'il faut que je donne réponse....

—Accordez-moi huit jours.

—Je vous donne quarante-huit heures. Il me serait impossible de faire davantage.

—Eh bien, soit, quarante-huit heures. D'ici là, Dieu m'inspirera.

—Et s'il ne le fait pas, dans trois jours je partirai avec ma fille....

Sur ces mots, Maurice s'éloigna, laissant Mme Noël en proie au plus cruel chagrin.

En demandant un répit au misérable qui se jouait ainsi de ses maternelles souffrances, Mme Noël n'avait aucun projet préconçu.

Elle était si troublée par tant de secousses que son esprit avait à peine la force de penser.

Une grande fatigue la terrassait et comme il était très tard quand cet entretien se termina, elle se coucha et tomba dans un profond sommeil.

—Demain, se dit-elle en sentant ses paupières se fermer comme si elles eussent été de plomb, demain j'aurai l'intelligence plus nette et je trouverai....

Le lendemain, sur les neuf heures, elle se leva et alla à Saint Sulpice, l'église voisine, espérant que Dieu viendrait mieux à son secours si elle allait l'implorer au pied de ses autels.

Maurice profita de son absence pour faire prier Antonie de lui accorder une entrevue de quelques instants.

Mlle Parris-Bridant ne tarda pas à le rejoindre et lui apparut plus charmante encore que jamais, dans sa fraîcheur matinale.

—Vous avez à me parler? demanda-t-elle en domptant le sentiment d'antipathie que lui inspirait toujours la présence de Maurice.

Le Provençal prit un air profondément attristé.

—J'ai à vous communiquer de fâcheuses nouvelles, fit-elle.

—Des nouvelles d'Etienne?

—Oui......

La jeune fille pâlit beaucoup.

—Dites ce que vous avez à me dire, reprit-elle, je suis prête à tout entendre.

Maurice lui tendit un journal paru le matin même.

—Lisez, lui dit-il.

Antonie prit la feuille de papier encore toute humide et lut à l'endroit que lui indiquait le doigt de son interlocuteur.

Il n'y avait là que quelques lignes l'intéressant, mais, si courtes qu'elles fussent, elles étaient pleines de menaces.

L'entrefilet avait un titre spécial en gros caractères: *La perte de la Manette.*

C'était une dépêche de New York, datée de la veille, que le journal disait lui avoir été envoyée par son correspondant particulier.

Voici en quels termes elle était conçue:

"Un télégramme de Valencia confirme une nouvelle depuis trop longtemps prévue. La *Manette* et son équipage ont péri. Des baleiniers ont trouvé, dans la mer de Behring, sur des champs de glaces flottants, des débris qui ne laissent aucun doute sur l'issue fatale de l'expédition. Parmi eux se trouvaient des papiers écrits en langue française."

La malheureuse enfant laissa tomber le journal sans prononcer une parole. Elle demeurait debout, immobile, comme une statue.

—Vous le voyez, dit Maurice d'une voix émue. Il n'y a plus d'espoir....

—Si, répondit Antonie en tressaillant. Tant qu'on n'aura pas retrouvé le corps d'Etienne, j'espèrerai.

—Vous n'avez pas lu la dernière ligne alors? interrogea Maurice en ramassant le journal: "*Parmi ces débris se trouvaient des papiers écrits en langue française.*" Etienne était le seul Français qu'il y eût à bord de la *Manette*; ces papiers lui appartenaient. Allez! il n'a que trop sûrement péri!

—C'est vrai! murmura la pauvre créature luttant malgré tout contre l'évidence. Tout prouve qu'il a succombé et cependant je ne peux pas le croire. Quelque chose me dit qu'il vit toujours. Je souffrirais plus que je ne le fais s'il était mort.

—Dieu veuille que vos pressentiments ne vous trompent pas, reprit Maurice avec son hypocrisie habituelle. Dieu veuille surtout que vous fassiez passer votre conviction dans l'esprit de Mme Noël, car j'ai bien peur que la malheureuse mère ne soit plus assez forte pour résister à la nouvelle épreuve qui la menace. Je ne sais comment faire pour la prévenir sans provoquer chez elle une crise redoutable!....

—Elle ne sait pas encore?

—Non. Elle est sortie de bonne heure ce matin. Mais elle ne va pas tarder à rentrer et je frémis à la pensée qu'il va falloir lui révéler à son tour l'épouvantable nouvelle.

Antonie se raidit contre sa propre douleur, dans la volonté d'en épargner une semblable à cette mère si cruellement éprouvée déjà.

—Promettez-moi de ne rien lui dire, fit-elle avec fermeté.

—Mais....

—Rien, vous dis-je! Jurez-moi que vous ne lui direz rien....

—Cependant, il faudra bien qu'un jour ou l'autre....

—A chaque jour suffit sa peine. Laissons-la dans son ignorance le plus longtemps possible et veillons ensemble à ce qu'aucune indiscrétion ne l'en fasse sortir. Entourons-la aussi, à défaut de bonheur, de tout le repos qui sera en notre pouvoir. Mort ou vivant, Etienne nous en impose le devoir à tous les deux!....

Maurice se soumit à la volonté qui lui commandait le silence.

—Soit, dit-il. Je vous obéirai. Je ne dirai rien; mais, s'il en résulte quelque mal plus grand, n'oubliez pas que c'est vous qui l'aurez voulu.

—Je me souviendrai, fit-elle, et je vous serai reconnaissante de m'avoir cédé sur ce point....

En ce moment, on sonna à la porte d'entrée.

—Je reconnais son coup de sonnette, dit Antonie rapidement. Eloignez-vous pour qu'elle ne soit pas tentée, en nous voyant ensemble, de demander de quoi nous parlions. Dans l'émotion où nous sommes, nous ne parviendrions pas à mentir assez bien.

Maurice se retira après l'avoir saluée seulement d'un signe de tête.

A peine avait-il quitté le salon que Mme Noël y entra.

La pauvre femme n'avait pas trouvé certainement dans la belle église de Saint-Sulpice l'inspiration qu'elle était allée demander à Dieu, car son visage était tout bouleversé encore.

Antonie fut effrayée de la voir ainsi. Elle craignait qu'un déplorable hasard eût appris à sa vénérable parente la nouvelle qu'elle s'était promis de lui cacher.

A continuer.